

de son culte, et pense-t-on qu'elle ne l'ait pas suffisamment occupé, qu'il ne lui ait pas payé un assez large tribut? Si on veut se faire une idée de la somme des connaissances qu'il avait acquises en la cultivant, qu'on relise, et je ne saurais donner un conseil dont je sois plus sûr d'être remercié, ces trois volumes d'éloges dont j'ai déjà parlé, et où se trouvent consignés les titres de presque toutes les illustrations scientifiques que nous avons vues s'éteindre de nos jours. Par une conséquence nécessaire de la nature et de la variété des sujets qui y sont traités, il n'y a presque pas une partie des sciences naturelles qui n'y soit analysée dans ses principes, dans sa marche, dans ses progrès, qui n'y soit enseignée en quelque sorte; et avec quelle clarté, quelle exactitude! qui ne soit enfin mise à la portée de tout lecteur en état d'y donner une suffisante attention. De beaux modèles avaient déjà été offerts dans ce genre de productions: les Fontenelle, les Dalember, les Condorcet, les Vic-d'Azir, avec des qualités différentes, y avaient tous marqué leurs places; M. Cuvier, venu le dernier, a peut-être, plus qu'aucun de ses devanciers, possédé les qualités du genre; cherchant moins que Fontenelle à produire ses effets par l'éclat des pensées et par la grâce étudiée du style; n'étant point, comme Dalember

et Condorcet, atteint de cette irréligion dédaigneuse qui, vainement dissimulée, ôte presque toujours à leurs écrits le mérite de la franchise, et donne trop souvent à leur langage philosophique une fatigante sécheresse; doué d'une science plus profonde, plus applicable à toutes les matières, que Vic-d'Azir, qui cependant, et cela seul suffirait pour asseoir sa réputation, n'est point resté au-dessous de son sujet dans l'éloge de Buffon, il a su mêler avec un charme infini, aux solides et brillants exposés des travaux de ceux qu'il a célébrés, des découvertes qui leur sont dues, les récits pleins de naïveté des détails qui, dans leur vie privée, attestent, pour la meilleure partie d'entre eux, la modeste origine d'où ils s'étaient élancés dans les nobles et utiles carrières où ils se sont signalés. On conçoit aisément un style plus habilement travaillé que le sien, d'une correction plus soutenue; mais il serait difficile d'en imaginer un dont sa vaste érudition se pût mieux accommoder, dont elle pût tirer un meilleur service, qui se trouvât toujours mieux approprié au sujet qu'il voulait traiter, à la pensée qu'il lui fallait exprimer. Il y a sans doute un peu de paradoxe dans ce brillant axiome de Buffon: *Le style est l'homme même*; mais il faut cependant reconnaître qu'aucun homme n'a jamais eu et n'aura jamais le moyen

de tirer un parti suffisant de ce qui est en lui, si le ciel ne l'a doué en même temps du pouvoir de rendre ses idées vivantes pour autrui comme elles le sont pour lui-même, de s'emparer, par cette voie, de ceux qu'il entreprend d'instruire, de persuader, de convaincre, et de conduire. M. Cuvier avait reçu de la nature, et dans la plus juste mesure, ce don nécessaire et si précieux; il fallait à celui dont la pensée s'étendait sur un si vaste horizon un instrument qui lui permît de la répandre aussi facilement qu'il la concevait; il fallait que sa parole, quand il professerait, sa plume, quand il écrirait, courussent aussi vite que le demandait le besoin dont il était pressé de se communiquer, de se rendre sensible à tous les esprits capables de le suivre; et vous savez s'il a jamais eu dans ce genre de succès quelque chose à désirer ou à regretter. Puisque je viens de prononcer le nom de Buffon, je ne saurais me dispenser de faire remarquer à quel point le culte de reconnaissance et d'admiration que lui portait M. Cuvier a toujours été vif et sincère. Mieux instruit que personne des erreurs dans lesquelles était tombé cet illustre précurseur, les ayant même signalées toutes les fois que cela pouvait être utile, mais pénétré en même temps des immenses obligations que lui avait la science, comprenant tout

ce qu'elle devait à l'impulsion qu'il lui avait donnée par la persévérance et l'étendue de ses travaux, par l'éclat de son éloquence, il n'a jamais manqué une occasion d'honorer, de glorifier sa mémoire comme elle méritait de l'être. N'est-ce pas lui qui a dit, en célébrant une autre éloquence, moins illustre cependant, « que la science, par sa nature, faisait chaque jour des progrès, qu'il n'était point d'observateur qui ne pût renchérir sur ses prédécesseurs pour les faits, ni de naturaliste qui ne pût perfectionner les méthodes, mais que les grands écrivains n'en demeuraient pas moins immortels. » Les progrès auxquels il avait le plus concouru ne l'ont donc jamais rendu contempteur des efforts qui avaient précédé les siens, et sa pensée, à cet égard, se trouve encore on ne saurait mieux exprimée dans ce passage de l'un de ces éloges. « Un demi-siècle, » dit-il, « a suffi pour tout métamorphoser, et il est fort probable que dans le même espace de temps nous serons aussi devenus des anciens pour la génération qui s'élève; motifs de ne jamais oublier la respectueuse reconnaissance que nous devons à nos prédécesseurs, et de ne point repousser sans examen les idées nouvelles qu'une jeunesse ardente conçoit, et qui, si elles sont justes, prévaudront malgré tous les efforts que

« l'âge présent pourrait faire. » Cette disposition reconnaissante pour le passé et si encourageante pour l'avenir, dont l'expression se trouve consignée avec tant de bonheur dans les paroles qu'on vient d'entendre, tirait sans doute sa principale origine de la rectitude de jugement qui appartenait à M. Cuvier, de l'impartialité philosophique qui était un des traits distinctifs de son esprit. Mais pourquoi ne reconnâtrions-nous pas, imitant sa franchise, qu'elle avait peut-être été fortifiée par la partie de son éducation qui lui fut donnée en Allemagne, sur cette terre si pleine de loyauté, où tout s'étudie, s'observe, se recherche, s'élabore avec tant de patience et de conscience, où la véritable érudition jouit d'une si haute estime, où l'on sait mieux que chez nous, il faut l'avouer, se défendre de ces dédains un peu superbes dont plus d'une fois nous avons eu lieu de nous repentir? M. Cuvier y puisa l'utile habitude de tout écouter avec patience, de tout approfondir; il y vit s'accroître, avec l'amour du travail, la droiture et la persévérance qui déjà lui étaient naturelles; et, quand ensuite ces précieuses qualités se trouvèrent réunies à une clarté remarquable dans l'exposition des systèmes, à cette perfection dans la méthode, à ce talent de ne dire que le nécessaire, à cette précision, à cette élégance de rédaction qui ne

se rencontrent nulle part dans un degré aussi éminent qu'en France, il fut alors cet homme dont tout le monde, d'un bout de l'Europe à l'autre, rechercha, entendit, recueillit les leçons avec une pleine confiance et un égal bonheur, fournissant ainsi le point de contact et de liaison le plus précieux entre la science moderne et la science des temps passés, entre le savoir national et le savoir étranger. Mais déjà cette partie de mon sujet, malgré les résolutions que j'avais formées, s'étend peut-être au-delà de ce qui m'appartient. Je ne puis cependant me refuser encore quelques réflexions sur un morceau qui, dans les œuvres savantes de M. Cuvier, me semble un peu plus à ma portée que le reste.

Je le choisis d'ailleurs, parce que sa grande découverte en anatomie comparée s'y trouve clairement expliquée, et parce qu'elle y est suivie jusque dans les merveilleuses conséquences qui sont venues éclairer, d'un jour si inattendu, cette autre science de la géologie, dont les solides progrès ne remontent, comme on le sait, qu'à une date très-récente. On doit voir que je veux parler du discours préliminaire qui se trouve à la tête de son *Histoire des Ossements fossiles*, et qui a été si souvent réimprimé. La rectitude des vues, l'étendue des conceptions s'y révèlent à chaque page. Quelle clarté d'exposition, quelle

admirable revue de tous les systèmes entre lesquels l'esprit humain se débat depuis tant de siècles, dans les plus hautes questions qui le puissent occuper, dans celles qui se rattachent au prodige de la création, ou au moins au premier état du monde sur lequel l'homme a été jeté! Comme cette raison supérieure les oppose les uns aux autres, les déjoue souvent par le rapprochement des faits les plus simples, les plus petits en apparence! Comme elle montre ensuite tout ce qu'on peut espérer de la route qu'elle indique, et où l'ont conduite les recherches dont le point de départ, cependant, a été pris à une si grande distance du but qu'elles lui devaient découvrir! Mais ces recherches elles-mêmes reposent sur une conviction profondément morale et religieuse: M. Cuvier croyait, comme tous les esprits supérieurs, à une cause première qui préside à toutes les destinations, qui les a toutes prévues et commandées; partant de ce principe, il ne faisait aucun doute que l'existence des êtres organisés ne fût due à une intelligence suprême qui les a tous pourvus des organes propres à remplir le but pour lequel ils ont été créés, et de cette connexion nécessaire, il a fait sortir le moyen, lorsque certaines parties d'un tout étaient connues, d'arriver avec certitude à celles qui restaient à découvrir. Dans

cet admirable avant-propos, où il s'élève au-dessus de tous les préjugés, même ceux de la science, car elle a eu aussi les siens, la complète indépendance de son esprit se manifeste avec une égale vigueur, soit qu'il entreprenne de rendre aux anciens monuments de l'histoire, à celui de la Genèse, par exemple, la juste mesure d'autorité qui plus d'une fois leur a été trop légèrement contestée, soit qu'il s'applique à renverser l'édifice de ces conceptions bizarres et follement hardies qui ont fait pendant longtemps de si grandes fortunes, et dont les auteurs se sont vus tant applaudis. Lui aussi, cependant, il sait être créateur; mais ce rare et brillant privilège, il le doit toujours à la supériorité de sa raison et de son jugement. On a trop communément affecté de croire que l'habitude des observations qui ne sauraient être exactes, sans être minutieuses, refroidissait l'imagination; il fut un temps où on aurait dit qu'elle la détruisait, qu'elle la tuait. L'exemple de M. Cuvier est venu confirmer la preuve que Newton avait déjà donnée de la force que cette belle faculté de l'esprit humain puise, au contraire, dans une patiente élaboration des documents sur lesquels elle s'appuie avant de prendre son essor. Cette méthode avait été aussi celle d'Aristote, et, comme le philosophe grec, M. Cuvier en a fait

l'application à toutes les branches des connaissances humaines; car, ainsi que lui, il n'ignorait de rien, et il semblait, au dire de tous ceux qui l'ont approché, et qui étaient capables d'en juger, avoir tout étudié *ex professo*. Aucun homme ne fut donc jamais mieux indiqué pour occuper une position à la tête du corps enseignant dans un grand État; les services qu'il y a rendus sont aussi de ceux qu'on peut le moins contester, et que j'ai fait le plus ressortir dans le premier aperçu que j'ai déjà donné de ses nombreux travaux. Mais leur importance est telle, qu'on me pardonnera d'y revenir et d'y insister de nouveau.

L'époque où M. Cuvier fut appelé à remplir, dans une nouvelle organisation de l'instruction publique, les fonctions d'inspecteur général, fut cette brillante époque du consulat, où tout renaissait, se ravivait, se réorganisait en France. Alors était exercée, avec une incontestable utilité, cette puissance centrale, contre laquelle on s'est tant élevé depuis, dont on n'a plus voulu voir que les inconvénients, et que rien alors n'aurait pu remplacer; mais avec quelle vigueur et quelle supériorité de lumières elle fut aussi sur-le-champ mise en œuvre! Je ne parlerai pas des difficultés matérielles pour tant de créations nouvelles qui furent aussitôt commandées; elles

étaient grandes cependant, mais n'étaient rien à côté des difficultés morales qu'il fallait en même temps surmonter. Arrêter le plan des études, régler la nouvelle discipline des écoles, combiner sur ces deux points toutes les décisions avec les besoins, avec les idées du nouvel ordre social, et cependant n'obéir à celles-ci qu'en s'efforçant de les ramener, dans le cours le plus favorable, aux principes d'ordre public et domestique, sans lesquels il ne saurait y avoir ni repos ni bonheur dans la famille comme dans l'état; triompher enfin de l'esprit révolutionnaire et subversif, en donnant à la génération qui allait s'élever les connaissances et les habitudes qui pouvaient l'en préserver; ajoutez la recherche et le choix si délicat des sujets qui pouvaient être le plus convenablement, le plus dignement employés, et vous aurez, dans un extrême raccourci, le tableau de la tâche qui fut imposée à ceux dont M. Cuvier partagea les travaux. Mais, dans toutes les réunions où se traitent de nombreuses et difficiles affaires, elles vont naturellement à ceux qui en ont le goût et l'instinct, à ceux surtout qui font vite et bien, et quel autre remplissait mieux ces conditions! Aussi n'est-il aucune des parties dont se compose le vaste édifice de l'instruction publique en France, où sa main ne se soit fait sentir. D'après ce qui

avait été convenu dans l'intérieur du conseil, sur la distribution du travail, il eut à s'occuper spécialement de ce qui intéressait le haut enseignement, ou l'instruction académique, et on lui doit sur le régime des facultés de médecine, des sciences et des lettres, des réglemens pleins de sagesse, que les étrangers se sont empressés de recueillir.

J'ai dit les missions que, dans les années 1809 et 1810, il eut à remplir en Italie, en Belgique et en Hollande. Ici, du moins, nous n'avons besoin pour le connaître, que de le chercher et de l'étudier dans les documents qu'il a lui-même rédigés, et qui nous sont heureusement conservés; les trois rapports qu'il a adressés au grand-maître, sur cette belle tournée, sont imprimés, et ils offriraient une lecture attachante, à ceux même qui n'y rechercheraient pas des documents précieux sur les universités étrangères et sur l'état de l'enseignement chez nos voisins. Mais j'oserai recommander plus particulièrement celui qui a trait à la Hollande. Les vues et les sentimens de M. Cuvier s'y développent avec un égal bonheur. Il y fait toucher au doigt les véritables causes de l'infériorité où se trouvait alors, dans ce pays, l'instruction dite classique. Il montre comment l'ennui dont paraissaient atteints les élèves auxquels elle était distribuée tenait à son

peu d'étendue. Accordez plus de pâture à l'esprit de cette jeunesse, et elle deviendra, dit-il, plus appliquée, plus studieuse, plus désireuse de savoir; bel hommage rendu aux inclinations et aux facultés de l'homme, qui s'accroissent et s'anoblissent quand on sait leur fournir un emploi et des occasions qui soient dignes d'elles. Je ne suivrai pas M. Cuvier dans l'exposé des moyens qu'il propose pour remédier au mal qu'il dénonce, et opérer le bien qu'il promet, mais je ne puis m'empêcher de fixer votre attention sur la grande place que tient dans ces trois rapports l'examen des écoles du peuple. Partout où il a l'occasion de les observer, elles attirent sa principale attention. Avec quel bonheur il trace le tableau de ces intéressantes écoles primaires de la Hollande, de ces enfants heureux, honorant Dieu et leurs parents, aimant leur pays, sachant lire, écrire et compter, et possédant, avec ces connaissances élémentaires, les instrumens de la vie sociale et les moyens d'acquérir une existence honnête! avec quel soin, je dirai volontiers avec quel amour, il explique les moyens qui ont été employés pour la création de ces écoles, et ceux qui sont consacrés à leur entretien! avec quelle attention minutieuse il démontre les avantages du mécanisme qu'on y met en usage pour éveiller, pour développer,

sans les fatiguer, sans en abuser, les premières facultés de l'enfance! On sent, dans ce beau récit, percer, sans qu'il ait l'intention de l'exhaler, le dépit profond que lui cause la comparaison d'un état si satisfaisant avec celui qui se rencontrait encore dans une grande partie de nos provinces, même les plus florissantes, où la classe populaire languissait, et, il faut bien l'avouer, languit encore sous le poids d'une fatale et honteuse ignorance. Disons-le à la gloire de M. Cuvier, et que cet hommage rendu à l'une de ses plus généreuses inclinations accroisse encore, s'il se peut, sa belle renommée : à toutes les époques de l'Université, sous tous les régimes, l'instruction populaire fut l'objet de ses méditations et même de ses prédilections. Combien de fois n'a-t-il pas interrompu ses études les plus chères pour examiner les livres de nos petites écoles, et pour donner des conseils à ceux qui étaient chargés d'en composer de meilleurs? Il voyait dans l'instruction généralement répandue, mais appropriée aux besoins et à la destination de chacun, les plus sûres garanties de l'ordre et de la morale publique. Persévérant dans cette idée, qui lui fut toujours présente, il n'a jamais cessé d'en poursuivre les conséquences, et en 1821, lorsque l'Université, favorisée par le mouvement des esprits et soutenue par

une administration qui savait la comprendre, proposa un plan d'instruction primaire pour toute la France, le soin de rédiger ce plan lui échut naturellement. On lui doit cette bienfaisante institution des comités cantonaux, qui place l'éducation du pauvre sous le patronage de la classe éclairée, et l'ordonnance du 27 février 1821 contient sur cette importante partie de l'administration publique des dispositions vitales et nécessaires, auxquelles la nature des choses ramènera toujours. L'homme d'état qui l'avait élaborée, fidèle à cet instinct de bon sens qui entre pour une si bonne part dans le génie, avait su s'en tenir, suivant son habitude, à ce qui était simple, pratique, et par conséquent véritablement utile; et voilà pourquoi son ouvrage est du nombre de ceux qui doivent prendre racine.

L'instruction supérieure avait reçu de M. Cuvier, par l'établissement de l'aggrégation, un service de même nature : destinée à fournir des suppléants aux professeurs malades ou âgés, cette institution offrait en même temps une pépinière où les facultés allaient chercher les candidats qu'elles devaient présenter au gouvernement pour les différentes chaires. Enfin, il n'a pas tenu à lui que la France ne jouît depuis onze ans d'une faculté ou école spéciale d'administra-

tion, où se seraient enseignées toutes les connaissances qu'un bon administrateur doit posséder. J'ai dit plus haut comment le besoin et les avantages d'une telle institution avaient de fort bonne heure frappé son esprit; il en rédigea le projet en 1821; mais cette utile création, à laquelle il désirait attacher son nom, fut ajournée par la retraite du ministre avec lequel il l'avait préparée. Le régime des écoles protestantes, qu'il dirigea spécialement, a obtenu, sous son administration, de sensibles améliorations, et il était occupé de recueillir les avis nécessaires pour établir, au sein des églises protestantes, les règles de discipline dont elles sentent le besoin. J'ajouterai, pour dernier trait à ce tableau d'une si laborieuse et si utile activité, que tel était depuis long-temps l'état de l'opinion publique en France, sur la place que M. Cuvier tenait dans l'Université, qu'on ne pouvait plus la comprendre sans lui. Il dominait en quelque sorte toutes les connaissances qu'elle est chargée de répandre, réunissant en lui les études de plusieurs vies, le savoir de plusieurs hommes, et ne fléchissant jamais sous le poids de cet amas étonnant de connaissances si diverses. Son intelligence calme et puissante, qui les possédait sans effort, les communiquait aussi avec une facilité généreuse; on peut en prendre à témoin tous ceux qui ont

joui de ses riches et bienveillantes conversations; et où est le jeune homme doué de quelque ardeur pour les sciences, auquel il ait refusé, s'il l'a recherché, le bonheur d'en faire son profit? Suivons-le maintenant dans le conseil-d'état, et pressons notre marche.

Président du comité de l'intérieur durant les treize dernières années de sa vie, le nombre des affaires qui ont passé sous ses yeux dans ce comité, qui ont été examinées, débattues, expédiées par ses soins, sous son influence, effraie l'imagination: on sait qu'il s'est élevé quelquefois jusqu'à dix mille par année. L'art de distribuer le travail entre ses divers collaborateurs, le talent de diriger la discussion, la mémoire toujours présente pour rappeler à propos le souvenir des décisions antécédentes; une connaissance approfondie des principes qui devaient régler chaque matière, la méthode pour les appliquer en chaque occasion, voilà l'abrégé des qualités qui l'ont rendu si précieux dans cette présidence, et qui ne permettront jamais qu'elle soit oubliée de ceux qui se sont trouvés un seul moment en situation d'en connaître et d'en recueillir les avantages. Quant à l'utilité générale et immense des travaux qui, dans cette période de temps, ont été accomplis par le comité de l'intérieur, il faudrait, pour la révoquer en doute,